

PAGE N°	

Mensuel 01 40 54 30 00
 T.M. : 107.763 ex. L.M. : 657.354
 FEVRIER 2000

L I R E

infos
 échos

Un siècle qui fut celui de Sartre...

**A l'occasion du vingtième
 anniversaire de sa mort, écrivains
 et philosophes rendent hommage à
 Jean-Paul Sartre, le « maître à penser »
 de toute une génération.**



On a dit et répété qu'avec la mort de Sartre, il y a vingt ans – le 15 avril 1980 –, une époque s'était achevée. Et il est vrai que personne n'est venu après lui occuper la place laissée vide ni exercer sur les esprits un magistère un tant soit peu comparable à celui qui fut le sien. On a parfois évoqué à son sujet Voltaire – on connaît le mot de De Gaulle : « On n'emprisonne pas Voltaire » – ou Hugo. Quoi que vaillent ces rapprochements, il est toutefois significatif qu'il faille aller chercher en d'autres siècles que le nôtre pour trouver des noms qui semblent supporter la comparaison avec Sartre. Ce siècle aurait-il donc été, selon le titre du livre de Bernard-Henri Lévy, *Le siècle de Sartre* ?

Si le Sartre d'avant-guerre, déjà auteur de *La nausée*, n'est pas un inconnu, c'est avec la Libération que commencent véritablement les années Sartre. Né en 1905, il a alors quarante ans. Il vient d'écrire *L'être et le néant* (1943), d'obtenir le succès avec sa pièce *Huis clos* (1944) et de commencer la publication des *Chemins de la liberté* (1945-1949). En quelques mois, le philosophe

s'impose au premier plan de la vie intellectuelle française. « A l'automne 1945, écrit Simone de Beauvoir, l'existentialisme fut sur toutes les bouches. »

Les conférences de Sartre manquent de tourner à l'émeute. Le directeur des *Temps modernes* devient un personnage public dont la presse traque les moindres faits et gestes. Les critiques extrêmement violentes dont il est l'objet sont à la mesure de cette soudaine célébrité qui s'étend vite au-delà de nos frontières. Et si la mode « existentialiste » qui triomphe dans les caves de Saint-Germain-des-Prés ne peut pas lui être entièrement imputée, Sartre, qui au nom de la transparence a toujours récusé la distinction entre vie privée et vie publique, s'est sans doute prêté plus que quiconque à cet amalgame entre un style de vie et une philosophie. Ainsi, en revendiquant pour leur couple une liberté qui se voulait l'application conséquente de leurs thèses philosophiques et en la théorisant dans la célèbre distinction des amours nécessaires et des amours contingentes, Beauvoir et Sartre ont largement contribué à créer cette légende dont on a pu dire

qu'elle avait changé les mœurs. Enfin, dans ces années de l'immédiat après-guerre, le mélange de pessimisme et d'anticonformisme affiché par Sartre rencontre les aspirations d'une partie de la jeunesse et explique pour une bonne part son succès.

Il s'est beaucoup trompé

Mais ces années sont aussi celles d'une intense production. Philosophie, théâtre, romans, essais, reportages, scénarios de films et chansons : il est peu de genres auxquels Sartre ne se soit pas essayé. C'est aussi le temps d'une intervention de plus en plus fréquente sur la scène politique.

Après l'apolitisme d'avant-guerre et l'époque des rendez-vous manqués – comme celui de la Résistance à laquelle, malgré quelques velléités, il n'a pas participé activement –, Sartre donne l'impression de chercher à rattraper le temps perdu ; il s'engage, pour le meilleur et pour le pire : l'anticolonialisme, la dénonciation de la torture en Algérie, mais aussi la défense des régimes de l'Est avec une naïveté dont on a peine à croire qu'elle fut toujours exempte de mauvaise foi et de cynisme. Et

lorsqu'il rompt avec le communisme, c'est pour se laisser séduire, dans les années 70, par les maos. Directeur de *La Cause du peuple*, il couvre alors de son autorité des appels, d'une violence inouïe, au meurtre et à la justice populaire la plus sommaire. Bref, Sartre s'est aussi beaucoup trompé et a certainement contribué par son ascendant à en égarer plus d'un.

Reste une œuvre considérable qui ne mérite pas l'oubli dans lequel elle semble aujourd'hui tombée et que l'on redécouvrira probablement un jour. Si Sartre n'est ni le plus grand philosophe ni le plus grand écrivain du XX^e siècle, un livre comme *Les mots* – certainement le plus écrit de tous ses textes – est un des chefs-d'œuvre de la littérature autobiographique et est sans doute appelé à demeurer l'un de nos grands classiques.

La philosophie de Sartre a été, quant à elle, victime, à partir des années 1968, de la critique du sujet et de la position dominante occupée par le structuralisme. Car l'existentialisme sartrien est d'abord une philosophie de la conscience. Il s'inscrit par là dans une tradition de la philosophie française qui remonte à Descartes. Mais à la différence de la conscience cartésienne, la conscience sartrienne est un mouvement par lequel je suis jeté vers les choses. Exister c'est « ex-ister », être hors de soi. La conscience est à la fois ouverture au monde et perte dans le monde. Exister c'est être abandonné. « c'est être simplement là », dit Antoine Roquentin dans *La nausée*. Mais si mon existence est gratuite, le sens ne peut venir que de moi, de mes actes et de mes choix : « Je suis condamné à être libre », c'est-à-dire à me choisir sans secours extérieur et l'angoisse naît de cette découverte de la liberté. Mais cette liberté n'est pas désincarnée, elle est toujours « en situation ». Si je n'ai pas choisi la situation, je suis en revanche toujours responsable du sens que je lui donne. La liberté est seule donatrice de sens, elle est la seule origine des valeurs. C'est cette « intuition d'une simplicité diamantine », dont parle Michel Tournier en évoquant dans *Le vent Paraquet* l'événement que fut pour lui la découverte de *L'être et le néant*, qui donne son unité à l'œuvre et à la vie d'un philosophe qui a marqué plus qu'aucun autre son temps et s'est lui-même décrit en ces termes : « Je ne suis à l'aise que dans la liberté, échappant aux objets, échappant à moi-même... Je suis un vrai néant ivre d'orgueil et translucide... Aussi est-ce le monde que je veux posséder. »

JEAN BLAIN

Plus de louanges que de mépris

Des différents ouvrages consacrés à Sartre qui paraissent en ce vingtième anniversaire de sa mort, le plus ambitieux est sans aucun doute *Le siècle de Sartre* de Bernard-Henri Lévy (Grasset). Ce gros livre – qui tient tout à la fois de la biographie et de l'essai – mais dans lequel B.-H.L. parle aussi beaucoup de lui – se propose « de prendre la mesure de cette aventure compliquée, paradoxale, trouble, qui porte le nom de Sartre ». S'il se confesse éprouver des sentiments mêlés et s'il préfère le jeune Sartre au compagnon de route des communistes, B.-H.L. est toutefois si fasciné par son héros qu'il est prêt à beaucoup pardonner à cet « intellectuel total », cet « homme-siècle », qui « domine les débats de son époque », « s'essaye à tous les genres disponibles », « condense ou résume son temps ». Plaidant pour le romancier, injustement méprisé à ses yeux, B.-H.L. estime notamment que *Les chemins de la liberté* sont « une des entreprises littéraires les plus novatrices du XX^e siècle ». La philosophie de Sartre, que B.-H.L. reconstruit à sa convenance, devient quant à elle une auberge espagnole : d'abord promu au rang de plus grand philosophe matérialiste du siècle et d'antihumaniste à l'origine de toute la modernité philosophique, l'auteur de *L'être et le néant* aurait fini par découvrir sa morale dans le messianisme juif. L'hommage de Michel-Antoine Burnier dans *L'adieu à Sartre* (Plon) appartient à un genre différent. Cet essai autobiographique, qui commence avec la découverte de Sartre par un bachelier de dix-sept ans à l'époque de la guerre d'Algérie puis la rencontre avec lui en 1961, est en même temps le roman d'une génération pour laquelle Sartre fut à la fois un maître à penser, une conscience politique et un modèle d'existence. Malgré les désillusions, Burnier ne peut se résoudre à dire adieu à Sartre et persiste à croire que « la réflexion sur l'horreur de notre siècle passe par son œuvre plus que par bien d'autres ». Avec ses *Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul*

Sartre (Gallimard), où il met successivement en scène le jeune Sartre écrivant ses *Carnets* pendant la « drôle de guerre », l'auteur des *Mots* dans les années 60 et le vieux Sartre presque aveugle rédigeant son énorme *Flaubert*, Olivier Wickers nous propose pour sa part une manière de roman dans lequel il imagine, à travers trois moments privilégiés, ce que furent l'aventure et les affres d'un écrivain animé depuis l'enfance d'une passion peu commune pour l'écriture. Signalons également la parution de *La cause de Sartre* (PUF) de Philippe Petit. J.B.



BERTHIAUD

☞ phrases que l'Histoire *ne pardonne pas* (« Un anticommuniste est un chien, je ne sors pas de là, je n'en sortirai jamais ») - bref : on peut arrêter là le décompte sordide, tout en précisant que la liste est très loin d'être exhaustive. On peut aussi dire ou penser que Sartre, c'est ça : l'irraison et - pire pour un penseur - la légèreté érigées au rang de normes existentielles. Mais on aurait tort. Car Sartre demeure autrement plus *mystérieux* - et tant pis si ce mot est de ceux qui font ricaner une certaine classe de sartriens ; *mystérieux*, Sartre l'est même au point d'être l'homme qui s'est si souvent leurré tout en ayant porté la réflexion sur le mal, l'essence de l'aliénation, la résistance, la mort et la liberté, à des degrés de raffinement peu communs. Cela aussi, BHL sait très bien le dire. L'écriture est nerveuse, peut-être plus prenante que jamais - et en définitive, tout converge vers un « prologue » où BHL ose rouvrir un dossier extraordinairement sulfureux, dont les implications sont innombrables et transcendent la seule scène philosophique ; ce dossier, on s'en doute, c'est celui du judaïsme (ultra-tardif) de Sartre. Oui, l'auteur de *L'Être et le Néant* a fini par rencontrer Israël. De l'hébraïsme, il a retenu une certaine idée de la Loi, d'un messianisme d'abord éthique, d'un rapport à la collectivité qui ne serait

plus synonyme de sacrifice de la subjectivité de chacun. Sartre a rencontré la Thora comme Maïmonide a rencontré Aristote. Dans une perspective de confrontation féconde, de résurrection réflexive. BHL relate les modalités - providentielles ? - de cette rencontre. Benny Lévy - l'judéo-gauchiste devenu pieux talmudiste - et ses allers-retours de Sartre à Levinas (et inversement)... Les dogmaticiens qui hurlent au scandale, au détournement, à la manipulation... la nature trouble, « bizarre », des hurlements de ces disciples-inquisiteurs qui ne peuvent ni ne veulent concevoir un Sartre en quête de Vérité dans la Bible hébraïque - celle-là même d'où Buber, Rosenzweig, Jabès, Wiesel, Levinas et les autres ont puisé plus d'une intuition susceptible de mener à une vraie pensée de l'homme.

Le siècle de Sartre, c'est donc aussi une profession d'extrême contemporanéité du judaïsme ; BHL y retrouve les accents qui conférèrent à ses premiers essais toute leur puissance - et démontre de la sorte qu'il demeure plus que jamais fidèle aux impératifs autour desquels s'est construite toute son œuvre. ■

→ **Bernard-Henri Lévy, *Le siècle de Sartre. Enquête philosophique.* Ed. Grasset. 663 pages. 148 F.**

(1) Stéphane Zagdanski, *De l'antisémitisme.* Ed. Julliard. 1995, p. 267/268.